

nom une gloire immortelle. Il se met au clavier, déclame le récitatif et s'épanouit d'aise, *pavonis instar*. Il fait répéter la prima donna, en imitant les effets de chaque instrument de son orchestre. Les choristes, habillés en guerriers romains, obéissent à son commandement, et il apprend à un proconsul son rôle et ses gestes. Pendant que tout marche au gré de ses desirs, et sans qu'il s'aperçoive le moins du monde de la présence des soupçonnés de la belle Rosa, survient le mari de la cantatrice improvisée, qui interrompt la répétition générale et emmène sa femme, au grand désespoir de don Bucefalo.

Cet ouvrage, fort amusant, a fait le tour de l'Italie avec un grand succès. La musique est accorte, pimpante, sans grande originalité; c'est la menue monnaie courante du Donizetti. Le rôle de don Bucefalo a été créé par Battaro; mais Zucchini l'a joué ici avec un entrain, un esprit, une bouffonnerie qui ne laissaient rien à désirer. On y a remarqué aussi Mlle Vitali. Les autres rôles ont été chantés par Brignoli, Mercuriali, Leroy et Mlle de Brigny. C'est une caricature du maître de chapelle à ajouter à celles de la *Prova d'un opera seria*, des *Cantatrice villane*, du *Fanatic per la musica*, et enfin du *Maître de chapelle*, de Paër.

BUCELIN (Gabriel), historien allemand, né en 1599 à Diessenhoffen (Turgovie), mort en 1691. Il entra dans l'ordre des bénédictins, devint prieur de l'abbaye de Feldkirch et mourut à celle de Weingarten, après avoir composé un grand nombre d'ouvrages qui lui ont fait une grande réputation, et qui sont plus remarquables par l'étendue des recherches que par l'esprit critique. Les principaux sont : *Menologium benedictinum* (Venise, 1655, in-fol.); *Annales benedictini* (1655, in-fol.); *Nucleus historiae universalis* (1654-1658, 2 vol.); *Germaniae topochrono-stemmatographica sacra et profana* (1655-1662, 4 vol. in-fol.); *Rhetia, Etrusca, Romana, Gallica, Germanica Europae provinciarum situ altissima* (Augsbourg, 1666, in-4°); *Benedictus redivivus* (Augsbourg, 1679).

BUCENTAURE s. m. (bu-san-to-re — du gr. *bous*, bœuf; *kentauros*, centaure). Myth. Espèce de centaure qui, au lieu d'avoir le corps d'un cheval, avait celui d'un taureau.

— Hist. Vaisseau que montait le doge de Venise, le jour où il épousait la mer : *Le bucentaure était un galion long comme une galère, sans voiles, et portant à la poupe la figure d'un cheval, qui venait son nom*. (De Chesnel.)

— Encycl. Hist. Le *Bucen-taure* était une galère sculptée et dorée, d'une vaste dimension, dont tous les agrès étaient également dorés, et sur laquelle le doge de Venise s'embarquait tous les ans, le jour de l'Ascension, pour renouveler son mariage avec la mer Adriatique. « On ignore, dit Daru, l'étymologie de ce nom. Les uns le font dériver de la particule augmentative *bu* et de *centaure*, qui était le nom d'un vaisseau fameux dans l'antiquité; d'autres y reconnaissent le vaisseau d'Enée qui portait le nom de *Bistaurus*; d'autres enfin ont cru que *bucen-taurum* n'était que la corruption de *bucen-taurum*, c'est-à-dire bâtiment à deux cents rameurs. » Ajoutons que, selon une opinion qui ne manque pas de vraisemblance, le nom de ce navire fameux pourrait bien venir tout simplement de la figure sculptée qui ornait sa poupe.

C'était pour faire acte de souveraineté que, tous les ans, le jour de l'Ascension, le doge, entouré de toute la noblesse, ayant à ses côtés le nonce et l'ambassadeur de France, sortait du port de Venise sur le *Bucen-taure* et s'avancait jusqu'à la passe du Lido, où il jetait dans la mer un anneau béni, en prononçant ces paroles : *Desponsamus te, mare, in signum veri perpetuique domini*. « Mer, nous t'épousons en signe de souveraineté positive et perpétuelle. » Les ambassadeurs de tous les souverains et le nonce du pape lui-même assistaient à ce mariage symbolique et semblaient en reconnaître la validité. Mais n'est-ce point Voltaire qui a dit que ce mariage, comme celui d'Arlequin, n'était qu'à moitié fait, vu qu'il y manquait le consentement de la future ?

Cette prise de possession, dans des formes pareilles, était une conséquence des paroles que le pape Alexandre III, reconnaissant de l'asile qu'il avait trouvé à Venise, avait adressées au doge : « Que la mer vous soit soumise comme l'épouse l'est à l'époux, » lui avait-il dit en lui donnant un anneau. Le sénat de Venise prit ces mots au sérieux : de là l'origine de cette singulière cérémonie nuptiale. Cependant les successeurs d'Alexandre ne reconnurent pas tous la légitimité de ce mariage. Jules II demanda même un jour à l'ambassadeur de Venise, Jérôme Donato, où était inscrit le contrat qui dotait la république de la propriété du golfe Adriatique. L'ambassadeur répondit spirituellement : « Il est au dos de la donation du domaine de saint Pierre faite au pape Sylvestre par Constantin. »

Ce fameux mariage, béni au xiii^e siècle par Alexandre III, fut cassé à la fin du xviii^e par Bonaparte et les troupes de la République française. Après la prise de Venise, on songea un moment à envoyer comme un trophée le *Bucen-taure* en France, à la remorque de quelque frégate; mais, dans la crainte qu'il ne tombât entre les mains des Anglais, on se décida à le brûler. Chargé d'or comme il l'était, on dut retirer un trésor de ses cendres, si toutefois on eut l'idée de les laver.

On sait que Fenimore Cooper a écrit une curieuse description de cette solennité dans son roman le *Bravo*. Plusieurs tableaux d'Antonio Canaletti donnent une superbe idée de cette fête grandiose et magnifique. Aujourd'hui, quelques gondoliers se transmettent encore religieusement en héritage des débris du navire le *Bucen-taure* : ce sont de pieuses reliques qui rappellent au peuple vénitien les temps éloignés de sa gloire, de son opulence et de sa liberté. Plus d'un patriote a dû arroser de larmes de joie ces antiques vestiges d'un autre âge le jour où l'Autrichien vaincu quittait cette belle Venise trop longtemps attristée, appauvrie et insultée par l'étranger. Venise, si longtemps la fiancée de la mer, est maintenant la fiancée de l'Italie régénérée. Ce n'est pas un pape qui a prononcé les paroles sacramentelles; c'est un peuple, un peuple tout entier, un peuple qui se transforme et qui, en se transformant, a pris pour devise : Liberté.

Termignons par un mot piquant. Un sultan, un Amurat quelconque, qui croyait avoir à se plaindre de la fière république, dit à l'ambassadeur vénitien : « Écrivez au doge que, s'il résiste plus longtemps à mes volontés, je lui ferai consommer le mariage. »

BUCENTE s. m. (bu-san-te — du gr. *bous*, bœuf; *kenté*, je pique). Entom. Genre d'insectes diptères.

BUCEPHALA, ville de l'Asie ancienne, dans le royaume de Porus, sur la rive droite de l'Hydaspe, affluent de l'Indus. Ce nom lui fut donné par Alexandre le Grand en mémoire de son fameux cheval Bucephale, qui mourut dans cette ville.

BUCEPHALE adj. (bu-sé-fa-le — du gr. *bous*, bœuf; *kephalé*, tête). Dont la tête ressemble à celle d'un bœuf.

— s. m. pl. Helminth. Genre de vers intestinaux, qui vivent dans le foie de certains mollusques d'eau douce, tels que les paludines.

BUCEPHALE, nom du cheval d'Alexandre. Bucephale occupe la première place dans l'histoire des chevaux célèbres.

Un Thessalien amena un jour à Philippe, roi de Macédoine, un cheval qu'il voulait vendre 13 talents (environ 70,000 francs). On descendit dans la plaine pour l'essayer; mais on le trouva difficile, farouche et impossible à manier; il ne souffrait pas que personne le montât, et se cabrait contre tous ceux qui tentaient de l'approcher. Déjà Philippe avait donné l'ordre de l'emmener, quand le jeune Alexandre, alors âgé de quinze ans, s'écria : « Quel cheval ils vont perdre, pour ne pas savoir s'y prendre ! » Philippe, choqué de sa présomption, lui permit d'essayer à son tour. Le jeune prince, qui avait remarqué que le cheval s'effrayait des mouvements de son ombre, lui fit faire un demi-tour et le plaça en face du soleil. Après l'avoir flâté doucement de la voix et de la main, il s'élança sur son dos par un mouvement aussi prompt que léger. D'abord il lui tint la bride serrée, sans le frapper, et quand il vit que sa fougue commençait à se calmer, il rendit la main, lui parla d'une voix plus rude et le lança à toute bride. Philippe et toute sa cour, saisis de frayeur, gardaient un profond silence. Mais lorsque, la carrière parcourue, on vit le jeune prince tourner bride et ramener le cheval avec une parfaite assurance, tous les spectateurs le couvrirent de leurs applaudissements. C'est alors que Philippe, les larmes aux yeux, s'écria en l'embrassant : « Mon fils, cherche un autre royaume qui soit digne de toi; la Macédoine ne peut te suffire. » Parole que tous les historiens citent avec une profonde admiration, et qui, à vrai dire, n'est dans la bouche du roi Philippe qu'une exagération ridicule. Si ces mots étaient pris au sérieux, l'art de gouverner les peuples ne serait plus que l'art de les brider; nos entraîneurs deviendraient une pépinière de Richelieus, et l'exclamation de Philippe devrait être donnée à méditer aux écuyers de François et autres entrepreneurs d'exercices hippiques. Il résulterait de là un accroissement considérable dans le nombre — déjà trop grand — des prétendants toujours prêts à se disputer les trônes et les couronnes.

Si l'on en croit les historiens, Bucephale se laissait conduire sans difficulté, lorsqu'il n'avait point de selle, par l'écuyer qui en prenait soin; mais quand il était vêtu de son harnais, il ne souffrait pas qu'un autre qu'Alexandre le montât, et aussitôt qu'il apercevait ce prince, il pliait les genoux pour le recevoir. Alexandre le garda dans tout le cours de ses expéditions, et eut la douleur de le perdre dans la sanglante bataille livrée contre Porus. Il le regretta vivement, lui fit faire de magnifiques funérailles sur les bords de l'Hydaspe, et fonda sur son tombeau une ville qu'il appela de son nom *Bucéphala* ou *Bucéphalie*.

Le nom de *Bucéphale* se donne, par analogie, aux chevaux de bataille ou de parade, et quelquefois aussi, par antiphrase, aux chevaux usés par le travail ou la vieillesse, ou même à la modeste monture de Sancho. C'est ainsi que Delille a dit :

Il sert de *Bucéphale* à la beauté peureuse.

« Frédéric II menait sa chère levrette au feu, couchée sur le pommier de la selle en portemanteau. Un jour, il eut son *Bucéphale* tué sous lui d'un boulet de canon. Le héros

et l'héroïne roulèrent pêle-mêle dans un fossé. »

EUGÈNE PELLETAN.

« Le chemin s'élargit tout à coup, et l'on se vit en face d'une grande flaque d'eau dormante qui ne ressemblait guère au gué d'une rivière. Le patachon s'y engagea pourtant; mais, au beau milieu, il enfonce tellement, qu'il voulut tirer de côté; ce fut le dernier exploit de son maigre *Bucéphale*. La patache pencha jusqu'au moyen, et l'animal s'abattit en brisant ses traits. »

GEORGE SAND.

« Le faucon, qui est la plus noble et la plus intelligente de toutes les créatures ailées, fait commerce d'amitié, depuis soixante siècles, avec l'homme; mais toutes ses préférences de cœur sont pour la femme. L'histoire de la fauconnerie est pleine d'exemples remarquables de ces attachements passionnés. Ici, c'est un gerfaut qui ne veut pas voler loin des yeux de sa maîtresse, qui n'obéit qu'à sa voix, qui ne veut pas se poser sur un autre poing que le sien, à l'instar de *Bucéphale*, qui n'admettait d'autre familiarité que celle d'Alexandre. »

TOUSSENEL.

« On racontait, lorsque j'étais à Jérusalem, les prouesses d'une de ces cavales merveilleuses qui font souvent l'objet de l'entretien du pays. Ali-Aga m'a religieusement montré, dans les montagnes, près de Jéricho, la marque de cette jument morte en voulant sauver son maître. Un Macédonien n'aurait pas regardé avec plus de respect la trace des pas de *Bucéphale*. »

CHATEAUBRIAND.

BUCEPHALON s. m. (bu-sé-fa-lon — du gr. *bous*, bœuf; *kephalé*, tête). Zooph. Genre d'acalèphes, voisin des béroës et des callianes, comprenant une espèce qui vit sur les côtes de Ceylan : *Le bucephalon a le corps plus large que haut*. (Dujardin.)

BUCEPHALOPHORE adj. (bu-sé-fa-lo-fo-re — du gr. *bous*, bœuf; *kephalé*, tête; *phoré*, je porte). Qui porte une tête de bœuf.

BUCE, théologien allemand, un des hommes marquants de la Réforme, né en 1491 à Schlestadt, mort en 1551. Son véritable nom était Kohhor (en allemand *corne de vache*), qu'il grécisa en celui de *Bucer* (*bous*, bœuf; *keras*, corne), suivant la coutume généralement suivie à cette époque. Il prit, à l'âge de quinze ans, l'habit dominicain et entra dans un couvent pour méditer en paix sur les grandes questions qui agitaient déjà son esprit; mais il rencontra dans cette retraite des contrariétés et des tracasseries de diverse nature. Le prieur le prit sur sa protection et l'envoya à Heidelberg, où il fut reçu bachelier en théologie. Nommé surveillant dans l'université de cette ville et appelé, comme tel, à professer, il jeta bientôt l'effroi parmi ses supérieurs, et il y avait de quoi : Bucer laissait la *Somme* de saint Thomas pour la Bible, et enseignait à ses élèves le grec pour la leur faire lire dans cette langue. A cette heure même, Luther se levait. *Bucer fut entraîné par cet appel du hardi réformateur*. En 1518, il approuvait les doctrines du moine d'Erfurth; en 1520, il le louait sans réserve de sa conduite à la diète de Worms; en 1521, il quittait pour toujours l'habit dominicain, après en avoir demandé l'autorisation à Léon X.

Il se rend alors à Louvain. Menacé dans sa liberté à cause de ses opinions, il demande un refuge à François de Sickingen, partisan déclaré de la Réforme. L'électeur palatin Frédéric en fit son chapelain. Là, Bucer s'acquittait rapidement une brillante réputation comme prédicateur. Mais, ne se sentant pas assez libre à la cour de Frédéric, il quitta cette place et accepta la petite cure de Landstuhl. Vers le même temps, il épousait une nonne, Elisabeth Pallass. Forcé de chercher un autre asile, par suite de la guerre qui éclata entre François de Sickingen et l'électeur de Trèves, il se retira un moment à Vissembourg, puis à Strasbourg, qui devint le théâtre de son infatigable activité. Il y fut, pendant vingt ans, pasteur et professeur de théologie.

Il avait été excommunié à cause de son mariage. Aussi, dès que, sur les instances d'un ami, il eut ouvert des conférences publiques, les accusations ne se firent pas attendre. Ses conférences furent interdites, et le droit de bourgeoisie qu'il sollicitait lui fut refusé. Ce n'est qu'à la suite d'une persévérance courageuse qu'il obtint ce droit et qu'il put prêcher librement. Peu de temps après, il devint pasteur de la paroisse de Sainte-Amélie. La cause de la Réforme était gagnée à Strasbourg. En 1530, et déjà professeur d'exégèse du Nouveau Testament, Bucer fut nommé pasteur de la paroisse de Saint-Thomas. Il s'appliqua dès lors, de concert avec ses collègues, à mettre le culte nouveau à la portée du vulgaire. La première réforme accomplie en ce sens fut la substitution de la langue vulgaire au latin. Une autre œuvre non moins importante fut la propagation de la traduction de la Bible par Luther, et, en 1529, le rétablissement de la communion sous les deux espèces. Nommé en 1531 président du consistoire, en récompense des services qu'il avait rendus à l'Eglise naissante de Strasbourg, Bucer aurait désiré introduire dans

cette ville une discipline sévère; mais il y renonça, n'entrevoiant pas le succès probable. Il avait déjà assez fait pour ne pas mériter le reproche de timidité; il aimait mieux attendre et ne pas compromettre les réformes acceptées.

En 1530, il avait rendu un service signalé aux protestants de Strasbourg, Constance, Memmingen et Landau. Les luthériens leur refusaient le droit de s'associer à la confession qui allait être présentée à Charles-Quint; ce refus n'avait d'autre cause que des divergences sur la consubstantiation. Bucer et son collègue Capiton furent appelés en toute hâte à Ausbourg pour arranger le différend. Ils rédigèrent dans ce but la *Confession tétropolitaine*, et atténuerent les divisions dogmatiques touchant la Cène avec une habileté toute scolastique. Les quatre villes furent donc admises dans la ligue de Smalkade.

Bucer était frappé surtout du besoin de l'union entre les Eglises réformées placées en présence de Rome, qui ne voyait pas avec plaisir ces divisions. Un de ses rêves fut la conciliation complète des luthériens et des protestants suisses. Il fit de nombreux voyages, écrivit de nombreux traités pour arriver à ce but; mais ses efforts restèrent inutiles jusqu'en 1536. Cette année, la concorde de Vitemberg fut signée. Les Balois admirent dans leur confession l'expression luthérienne de *vrai corps*. Les pasteurs de Berne et de Lucerne acceptèrent cet accord en 1538.

Bucer a été accusé d'une trop grande habileté dans ses négociations; s'il faut en croire certains luthériens et divers auteurs suisses, il aurait manqué de franchise. La *Biographie universelle* reproduit complaisamment ces imputations; mais on oublie que le destin ordinaire des hommes conciliants, c'est de déplaire à tous les partis. La modération est vite taxée de faiblesse, et l'on a hâte de dire, à la vue d'un succès inespéré, qu'il a été remporté aux dépens de la bonne foi. Quoi qu'il en soit, Bucer, dans cette négociation, sacrifia Zwingli à Luther, et l'on peut dire, avec les auteurs de la *France protestante*, qu'en cela « il ne céda si facilement aux impérieuses exigences de Luther, que parce qu'il jugeait cette controverse comme une pure logomachie. »

Une autre controverse plus importante occupa le professeur de Strasbourg. Les anabaptistes avaient répandu dans cette ville leurs doctrines communistes; Bucer les attaqua, soutint avec eux des discussions publiques dont le sénat de Strasbourg s'alarmait, si bien que les chefs des anabaptistes furent expulsés de la ville. Des mesures plus douces furent prises contre la secte en 1539, et ici, comme partout, la douceur fit plus et mieux que la violence.

Le moment suprême de la vie de Bucer approchait. Les protestants venaient d'être battus par Charles-Quint, qui leur imposa son *Interim*. L'électeur de Brandebourg avait appelé Bucer à Augsbourg pour obtenir sa signature à ce traité, qui abolissait le culte protestant. Bucer refusa nettement, et rien ne put le fléchir. Il parvint, non sans courir de grands dangers, à s'évader d'Augsbourg, où sa vie était menacée. Il fut déposé en arrivant à Strasbourg, et contraint de chercher pour le reste de ses jours un asile au dehors. Calvin l'appela à Genève, Melancthon à Wittemberg; mais ce fut l'archevêque anglais Cranmer qui le gagna. Il quitta donc Strasbourg en 1549, au moment où une place de professeur de théologie lui était offerte à l'université de Copenhague. Son collègue Fagius, déposé comme lui, l'accompagna dans son voyage. A Londres, leur premier travail fut une traduction nouvelle de la Bible, qui, du reste, ne fut jamais achevée, et la révision de la liturgie anglicane. Bucer fut nommé professeur de théologie à l'université de Cambridge; mais le séjour de l'Angleterre ne convenait ni à ses goûts ni à sa santé. Il songea donc à revenir à Strasbourg, quand il mourut le 28 février 1551.

Ses restes mortels, déposés dans l'église de l'Université, furent exhumés sous le règne de la reine Marie, et brûlés publiquement avec ceux de son ami Fagius; mais Elisabeth fit réhabiliter sa mémoire.

Nous avons déjà dit que Bucer a été, soit de son vivant, soit après sa mort, l'objet de jugements sévères. Bossuet en fait un fourbe; Juste Jonas un rusé renard; les luthériens ne le ménagèrent pas non plus : les réformés et les anglicans seuls lui ont rendu justice. « Mais à quoi bon, disent les auteurs de la *France protestante*, en appeler à ces témoignages étrangers ? La vie de Bucer ne proclame-t-elle pas assez haut ses éminentes qualités ? Arrivé à Strasbourg, à peine connu, prosaïque, dénué de tout, au bout d'un an, il devient l'âme de l'Eglise protestante, non-seulement en Alsace, mais dans une grande partie de l'Allemagne. Est-ce un homme vulgaire qui aurait acquis en si peu de temps une aussi grande influence ? Est-ce la fourberie et l'hypocrisie qui pouvaient la lui assurer ? Qui oserait le croire ? Cette influence, il la dut autant à ses vertus qu'à ses talents. Ses contemporains s'accordaient à louer son hospitalité, son désintéressement, la pureté et la simplicité de ses mœurs... *Neminem condemnò*, disait-il, *in quo aliquid Christi reperio*. Il proclamait ainsi la véritable protestantisme, qu'on ne peut violer sans une inconcevable contradiction... »

Bucer a laissé de nombreux ouvrages, dont